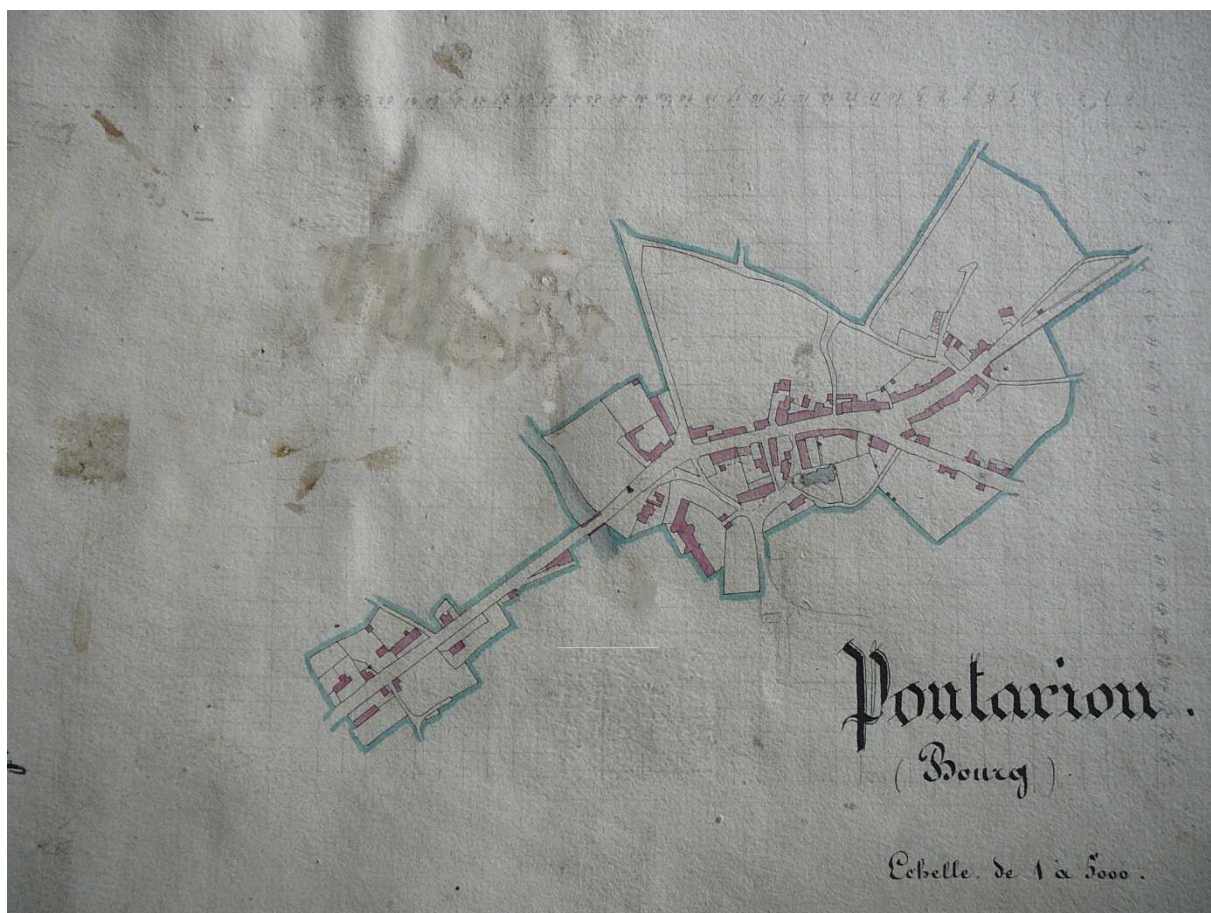


# L'église Saint Blaise de Pontarion

## (13<sup>ème</sup>-14<sup>ème</sup> siècles)

---

Bienvenue dans ce lieu sacré, lieu de foi et lieu de repos pour plus de 500 âmes, lieu témoin de l'histoire locale, parfois inscrite dans la grande Histoire.



Prenez le temps du repos et de la méditation. Prenez le temps de la découverte. Puissiez-vous repartir plus riche et serein encore.

*Ce livret peut être lu d'une traite ou « picoré » au gré de vos centres d'intérêt. Il s'ouvre sur plusieurs rubriques (Architecture symbolique, Saint Blaise, Décoration intérieure, Guerres de religion, les Maçons, Pierres tombales, Seigneurs de Pontarion). Les numéros de sépultures renvoient au plan en fin de livret. Les repères renvoient au plan grand format disponible dans l'église.*

*Si vous décelez des inexactitudes ou disposez d'informations permettant d'enrichir ce document, merci d'en informer son auteur ([topaulboulanger@gmail.com](mailto:topaulboulanger@gmail.com)).*

**Exemplaire destiné à la consultation - Copie informatique disponible sur demande.**

## Bref historique

### Histoire de la construction

Edifiée au tournant des 13<sup>ème</sup> et 14<sup>ème</sup> siècles, l'église Saint Blaise était à l'origine composée d'une nef unique à chevet droit formée de quatre travées toutes voutées d'ogives. L'église mesure exactement une « perche ordinaire »<sup>1</sup> de largeur et quatre perches de long. Chaque travée forme au sol un carré parfait d'une perche de côté.

Elle est orientée selon un axe Est-Nord-Est (84 degrés) – Ouest-Sud-Ouest, ce qui équivaut à un alignement équinoxial parfait à la latitude de Pontarion.

Les colonnes et les voûtes, voire l'église dans son entier, étaient peintes, comme en témoignent les traces de pigments encore visibles aux recoins des rinceaux des chapiteaux – jaune-ocre, rouge et bleu nuit. On peut se faire une idée de l'aspect originel en admirant l'église Saint-Jean de Bourganeuf, bien que les motifs peints là datent en l'occurrence de deux siècles.

Dans les années 1730, une partie de la voute s'effondre sous sa propre pression, les murs n'ayant pu résister au phénomène d'écartement par le haut (encore visible aujourd'hui). Les trois travées occidentales sont alors lambrissées et deux chapelles latérales sont ouvertes, l'une dédiée à Saint Joseph au Nord, l'autre à la Vierge Marie au Sud.

### L'inhumation dans les églises

Etre inhumé dans une église était, depuis le haut Moyen-âge, réservé aux privilégiés (clercs, nobles, fondateurs et bienfaiteurs, architecte, bourgeois à la rigueur), privilège devenu peu à peu héréditaire. Cette tradition, foisonnante à la Renaissance, s'est estompée à l'entrée du 18<sup>ème</sup> siècle pour s'interrompre quasiment définitivement avec l'édit royal du 10 mars 1776, qui mettra fin aux sépultures dans les églises. Quelques exceptions seront encore tolérées pour un temps ; ainsi en est-il de l'inhumation des nobles et des clercs desservants (« *les évêques, curés, seigneurs haut justiciers et patrons des églises, et dans leurs propres églises* »). Ce décret donnera lieu à des situations déchirantes pour des familles de croyants, désormais séparées dans la mort et à l'heure de la résurrection.

La place dans l'église donne également des informations : la proximité du chœur est un signe d'élection. De même, l'installation sous les travées est elle un privilège. On admirera notamment les tombes remarquablement conservées situées devant l'autel, dont certaines datent de l'époque de construction de l'église (13<sup>ème</sup> -14<sup>ème</sup> siècles). La présence ordonnancée des trois « états » de l'Ancien Régime mérite d'être remarquée : noblesse, clergé et roture y alternent par deux fois (*sépultures n°26 à 31*).

On peut estimer à 500 au moins le nombre de personnes reposant sous les dalles de l'église de Pontarion. Les archives disponibles remontent à 1665 et mettent en lumière la vie quotidienne d'une petite cité, son organisation sociale, les difficultés du temps, la variété des métiers, quelques événements singuliers...

---

<sup>1</sup> Mesure de l'Ancien Régime valable jusqu'en 1667, la perche ordinaire équivalait à 6,53 m et valait 20 « pied-du-roi »

# Architecture symbolique

"Tu as tout ordonné avec mesure nombre et poids (Sg 11,20)"

Les proportions et les éléments décoratifs tiennent une place essentielle dans les architectures sacrées romane et gothique.

Proposer une lecture symbolique de l'architecture sacrée est un exercice risqué, qui peut se révéler parfois ridicule à force d'interprétations hasardeuses. Seuls les éléments « remarquables » sont proposés ici à la réflexion.

## Module de l'église

L'église Saint Blaise a été bâtie sur la base de la « perche ordinaire » (20 « pieds du roi », soit 6,532 m).

Les mesures effectuées dans la nef d'origine montrent une longueur de 26,16 à 26,2 m, soit 4 perches de long (erreur de 0,27% au maximum) et une largeur de 6,53 à 6,58 m, soit 1 perche de large (erreur de 0,73% au maximum).

Les quatre travées sont de longueur quasi homogène et également de valeur 1 (avec une marge d'erreur toujours inférieure à 1%). Elles forment ainsi au sol un carré parfait de côté 1.

## Les sept fenêtres

L'attention est portée sur ce chiffre 7 par le choix architectural des bâtisseurs d'ouvrir une baie et une seule sur la façade nord de l'église, alors qu'il était possible d'en percer quatre, comme c'est le cas pour la façade sud. Il en résulte à la fois une mise en valeur du chœur, lieu de la présence divine, par la lumière du matin. Il en résulte également la présence des chiffres 3, 4 et 7 qui tiennent une place importante dans la Bible comme dans la tradition : 3 baies pour éclairer le lieu sacré

qu'est le chœur (le ternaire étant le chiffre de la Trinité par excellence : Père, Fils et Saint-Esprit), 4 baies dans la nef, qui accueille et symbolise la communauté des croyants (le carré étant le chiffre de la Terre, du monde créé), 7 ouvertures au total.

Le 7 est le chiffre de la complétude, de l'accomplissement d'un cycle, de la perfection : 7 jours de la semaine (semaine de la Création et semaine laïque), les 7 vertus (Sg 8,7), les 7 sceaux du livre de l'Apocalypse. Le chiffre est justement remarquablement présent dans l'écrit de Jean : les 7 églises, les 7 lampes ardentes, les 7 cornes (puissance) et les 7 yeux (connaissance) de l'agneau, les 7 anges tenant 7 trompette annonçant 7 malheurs (les 7 coupes de la colère de Dieu) à l'ouverture du septième sceau etc.

## Les douze colonnes

Le nombre 12 est tracé par la présence de deux colonnes de part et d'autre de la baie orientale (au fond du chœur), qu'aucune nécessité architectonique n'imposait et qui viennent compléter les 10 colonnes formant la nef.

Le douze est un symbole de totalité, mais plutôt au sens d'une quantité : les 12 apôtres, les 12 tribus d'Israël etc. ce nombre étant souvent porté au carré ou élevé au millier lorsqu'on veut donner une idée de quantité absolue (les 12.000 membres des 12 tribus sauvées aux temps de l'Apocalypse).

## Les clés de voûte : une fresque de la parole divine ?

Des quatre clés de voûte originellement présentes dans l'église, seules deux sont encore visibles, une troisième servant fort mal à propos de support au baptistère primitif situé à gauche de l'entrée et la quatrième ayant disparu.

### Repère O

La clé de voûte placée dans le cœur au dessus du maître-autel figure l'Agneau mystique, représenté avec la croix et le Livre ouvert. C'est le symbole du Christ de la Révélation (étymologie de Apocalypse), celui qui, en ouvrant le septième sceau, permet que s'accomplisse le fin des temps et la venue du Monde Nouveau (Ap 5.6). Tête baissée, il est aussi le symbole du Christ de miséricorde se sacrifiant pour le salut des Hommes. Ces symboles nous situent à l'apogée de la parole divine, enfin et pour toujours révélée. Cette symbolique est renforcée par la septième fenêtre, qui éclaire l'église ainsi que la révélation ultime, et renvoie en écho le chiffre 7 dont il a été fait mention.

### Repère O

La clé de voûte aujourd'hui placée sous l'autel représente un ange (martelé) se détachant sur un ciel semé de douze étoiles à cinq branches. L'ange est messenger de Dieu en tant que porteur de Sa parole et, parfois, agent de Sa volonté. Les douze étoiles peuvent représenter les douze Apôtres, chargés de porter la bonne nouvelle parmi les Nations. On se situe donc symboliquement à la naissance de l'Eglise chrétienne, au tournant de la nouvelle Alliance. Cette symbolique est renforcée par les 12 chapiteaux et piliers présents dans l'église Saint-Blaise, qui symbolisent peut-être les 12 apôtres, piliers de l'Eglise nouvelle.

Ces deux représentations nous permettent de risquer une lecture globale, portant sur le dévoilement progressif de la parole divine,

depuis l'entrée de l'église vers la lumière de l'Orient, dévoilement traité à travers ses principaux médias (les apôtres, les anges, le livre, l'agneau...). Il aurait toutefois fallu disposer des autres représentations pour faire une lecture plus assurée de l'intention symbolique des bâtisseurs de l'église Saint-Blaise.



## Saint Blaise, un héritage des croisades

Cette figure est au nombre des saints orientaux dont le culte, comme les reliques, ont été ramenés de Terre Sainte à l'occasion des croisades. Evêque de Sébaste en Arménie au 3<sup>ème</sup> siècle, Saint Blaise fait partie de ces saints très populaires au Moyen-âge car réputés pour leur intercession « efficace ». Il était notamment invoqué pour la guérison du bétail (médecin, il guérissait les hommes comme les animaux) et les mots de gorge (l'un des deux miracles qui lui sont attribués est d'avoir sauvé un enfant de l'étouffement). La « bénédiction des gorges » était faite par le prêtre qui prononçait l'invocation en imposant deux cierges croisés sur la gorge du fidèle. La flamme est ainsi devenue l'un des symboles attachés au culte du Saint.

Patron des tisserands, des éleveurs et des tailleurs de pierre, Saint Blaise a trouvé une terre d'accueil idéale lorsque les Hospitaliers et les Templiers, très implantés dans la région, ont ramené son culte des croisades. On retrouve des traces de ce Saint Patron sur certaines pierres tombales, sur lesquelles figure la **flamme des cierges guérisseurs** sur le tableau accroché sur l'ancien retable représentant Saint Blaise guérissant une vache et enfin dans le chœur, où est installée la **statue du saint évêque** (17<sup>ème</sup> siècle).

Repère A

Repère C

Repère N

La cloche de l'église, datant du 15<sup>ème</sup> siècle, porte l'inscription « ✠ S. BLASII, ORA PRO NOBIS. ✠ XPS VINCIT, XPS REGNAT, ✠ XPS IPERAT<sup>2</sup>, XPS AB OI [omni] MALO NOS DEFENDAT ✠ » (Saint Blaise, prie pour nous. Christ vainc, Christ règne, Christ commande, Christ nous préserve de tout mal).



*(Sur les traces des Templiers et Hospitaliers, vous pourrez vous rendre à **Chambéraud** (Eglise fortifiée, autrefois placée sous le vocable de Saint Blaise) en passant par **Maisonnisse** (crypte, gisant de chevalier dans l'église) ou à **Bourganef**, chef-lieu de la langue d'Auvergne de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean)*

<sup>2</sup> La devise « XPS VINCIT, XPS REGNAT, XPS IPERAT » figure sur plusieurs pièces des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles, en particulier les écus d'or frappés par Charles VIII à partir de 1483.





## Décoration intérieure

Repère C

### L'ancien Retable

Le **retable** qui se trouvait derrière l'autel et obstruait une partie de la baie ébrasée a été placé sur le mur nord et sert aujourd'hui de support aux tableaux de **Roby** et **Rivalz**. A gauche et à droite du retable étaient peints jadis deux tableaux plats : à gauche, les attributs de la messe, à droite, ceux de l'Eucharistie (croix, calice et ciboire, patène, navette, burettes, ampoules pour les saintes huiles). Au dessous et en dessous des panneaux étaient peints les attributs des vertus cardinales : œil, main, oreille, balance représentant respectivement : tempérance, force, prudence et justice.<sup>3</sup>

Repère M

### Le vitrail de la Passion Jacques Bony, 1918-2003

Peintre-verrier, artisan du renouveau de l'art sacré en France, Jacques Bony cherchera toute sa vie à opérer la synthèse entre la tradition et la modernité, le figuratif primitif et une abstraction nourrie de cubisme. Au lendemain de la guerre, il travaillera avec les Pères Couturier et Régamey à la promotion de l'art contemporain dans l'Eglise. Au sein de l'atelier familial parisien, il croisera les artistes mis en lumière par les maîtres-verriers tels que Chagall, Rouaul ou Matisse. On lui doit notamment la décoration de la collégiale Notre-Dame de Vernon, de l'église Saint Gervais - Saint Protais à Gisors ou encore des cathédrales de Saint-Dié et de Moulins. Sa contribution à la décoration de l'église de Pontarion est à la fois remarquable et exceptionnelle.

<sup>3</sup> In « Retables et tabernacles des XVII et XVIII<sup>e</sup> siècles dans les églises de la Creuse » ; S de Montessus de Ballore Lecointre

### La Nativité

#### Antoine Rivalz, 1667-1735

Repère C

Le tableau présent dans l'église Saint-Blaise met en scène un épisode connu de la Nativité. Antoine Rivalz est à l'origine de ce qui deviendra plus tard l'Académie royale de peinture et de sculpture de Toulouse, seule avec celle de Paris à pouvoir se prévaloir de ce titre. Peintre de talent marqué par le baroque et le classique italiens (il résida 10 ans à Rome), Antoine Rivalz devint le peintre officiel de la ville. Portraitiste attiré des Capitouls, il fut également l'auteur de nombreuses scènes mythologiques ou religieuses (la Chute des Anges, cathédrale de Narbonne ; la Flagellation, église de Castelnaudary) ; on lui doit la décoration d'une galerie du Capitole de Toulouse.



La chute des Anges



## Les guerres de religions et la Réforme

Entre 1562 et 1598 (Edit de Nantes), les guerres de religion déchirent la France. Nombre de bourgeois et nobles marchois embrassent la Religion réformée, avec une implantation notoire à Aubusson (25% de la population au 17<sup>ème</sup> siècle).

### La « Bataille de Pontarion » (1588)

Le 12 juin 1588, une armée de 200 protestants, poursuivis par un plus grand nombre de Catholiques, se réfugie dans le château de Pontarion à l'issue des combats d'Ahun et de la Chapelle-Taillefer (250 morts côté huguenots). Ainsi débute celles que les chroniques nomment la « **bataille de Pontarion** », qui durera 3 jours. Durant ce qui est en fait un siège émaillé d'escarmouches, furent tués le Sieur de Saint-Priest, gouverneur de Guéret et quelques soldats dans les rangs catholiques. Les chroniques ne disent rien du nombre de Protestants morts au combat !



Le siège se solda par une reddition des troupes calvinistes au soir du mardi 14 juin 1588, qui se retirèrent « ayant tous la mèche éteinte, sans battre le tambour, et avec protestation et serment de n'entrer et ne porter jamais les armes audit pays de Marche »

Les nombreux saccages d'églises expliquent l'apparition de systèmes de défense dont il reste quelques traces sur celle de Pontarion. Ainsi le mur extérieur nord est-il percé d'une **archère-canonnière** dirigée vers la ruelle attenante. De même, la façade orientale présente-t-elle à l'extérieur les restes d'un curieux **système de clavette** permettant de bloquer des planches de protection de la fenêtre du chœur, la seule assez large pour permettre le passage d'un homme.

Repère T

### Persécution des Protestants

L'Edit de Nantes, œuvre d'Henri IV, mettra fin aux 8 guerres de Religions, mais les troubles religieux perdurèrent tout au long du XVII<sup>ème</sup> siècle notamment du fait de la question des « places de sûreté » protestantes (Aubusson étant convoitée par les deux partis).

Après une paix relative de 80 ans recommencent les brimades : à partir 1679, le mariage entre catholiques et protestants est prohibé, les droits civils sont limités, les enterrements interdits entre 6H du matin et 6H du soir. Les protestants sont obligés de loger la soldatesque. Les premières « dragonnades » ont lieu en Poitou dès 1680 ; elles consistent à envoyer les « dragons du roi » (les soldats) dans une ville, les faire loger chez les huguenots en leur donnant toute licence de comportement. Les débordements sont immédiats : dévastation, viols, tortures... A Pontarion, **Jean La Coume** cède et se fait baptiser en 1682. Il sera enterré dans l'Eglise à l'âge de 72 ans, le premier d'une lignée de lieutenants de justice et chirurgiens de la cité. Cette conversion coïncide probablement avec l'interdit frappant dès 1680 de nombreuses professions, dont justement celles de médecin ou de magistrat.

## Une confrérie de Maçons à Pontarion ?

Jusqu'à une période récente, les métiers du bâtiment étaient extrêmement hiérarchisés. Lucotte établit une nomenclature en 12 classes, depuis l'architecte, maître d'œuvre, jusqu'au toiseur. Des ouvriers de plusieurs classes reposent dans l'église de Pontarion. On y trouvera un maître maçon, premier des ouvriers, dont le travail consiste à exécuter les plans tracés par l'architecte et de gérer le chantier. L'appareilleur est le 3<sup>ème</sup> ouvrier après le maître compagnon ; il est en charge de tracer les épures, de définir la forme et la dimension des pierres et de diriger le travail des tailleurs de pierre et des poseurs. Les tailleurs de pierre enfin, 4<sup>ème</sup> ouvrier dans la hiérarchie, donne à la pierre une forme en rapport avec sa destination.

Plus que tous autres, les métiers du bâtiment étaient régis par des règles strictes et des codes de reconnaissance qui permettaient aux ouvriers se déplaçant au gré des chantiers de faire valoir leur qualité et niveau de maîtrise. Toutefois, leur niveau dans la hiérarchie sociale ne leur permettait pas d'être enterrés à l'intérieur même des églises, ce privilège étant réservé à certaines élites, comme on l'a vu.

Il est établi en revanche que de nombreuses confréries de métiers virent le jour tout au long du Moyen-Age. Certaines se placèrent sous la protection de Saint Blaise à partir du 12<sup>ème</sup> siècle.

Cette tradition est en lien avec par le récit du martyr du Saint : avant d'être exécuté par décollation, Saint Blaise fut en effet condamné par le gouverneur romain Agricola à être écorché vif avec des peignes de cardeur. La

ressemblance de cet outil avec la ripe des **tailleurs de pierre** incita ces derniers à faire de lui leur Saint patron.



Ripe de  
tailleur de pierre



Peigne à carder

La concentration de **8 tombes de tailleurs de pierre** dans une église constitue une situation rare en France.

Il n'existe aucune mention de maçons enterrés dans l'église dans les archives disponibles et qui remontent à 1665. On est donc enclin à émettre l'hypothèse d'une confrérie locale qui aurait conféré le privilège à ses membres, bien que n'appartenant pas à la « bourgeoisie », d'être inhumés sous les dalles du sanctuaire dédié à Saint-Blaise.

## 8 tombes de métiers et leurs outils

Les tombes présentent dans l'église rappellent que l'aventure des « maçons de la Creuse » avait débuté bien avant l'ère moderne... La plupart des outils figurés sont ceux des tailleurs de pierre.

Le têtue est certainement le plus représenté (sépultures n° 13, 31, 41, 42, 52 et 55). Hydride entre un marteau et un pic, il permet de dégrossir les faces irrégulières des blocs et d'ébaucher les arêtes. Le pic, qui lui est proche, est représenté sur la sépulture n° 52.

Repère B

On devine sur la sépulture n°3 un outil qui peut s'avérer être soit une brettelle, soit une boucharde. La première servait à layer, c'est à dire tracer des rayures sur les parements. La deuxième était utilisée pour aplanir les faces des pierres dures. Cette sépulture est particulièrement intéressante car elle

Repère A



regroupe les trois symboles du compagnon tailleur de pierre : l'outil de métier et la marque du saint patron de part et d'autre de la croix latine.

#### Repère H

Deux tombes méritent une attention particulière. La première est ornée d'une laie (appelée aussi taillant). Outil du tailleur de pierre par excellence, il est utilisé pour obtenir une taille de finition esthétique. Son maniement est très technique et demande un grand savoir faire. Il symbolise ainsi la maîtrise du métier. La seconde porte l'équerre du bâtisseur, symbole du maçon. Compte tenu de leur emplacement dans le chœur, on peut émettre l'hypothèse très sérieuse qu'il s'agit des sépultures des **deux maîtres de métier (maître-tailleur et maître-maçon)** ayant œuvré à la construction de l'église Saint-Blaise sous le règne de Philippe IV le Bel<sup>4</sup>.

#### Repère J



TÊTU



PIC



BRETTURE

### Pontarion, patrie des « bigarros »

Le village, situé sur la voie royale reliant Limoges à Clermont, constituait un point de ralliement pour les maçons en route vers Paris via Guéret et un point passage pour ceux qui rejoignaient les chantiers bourguignons. Les maçons originaires de Vallière, Saint-Sulpice-les-Champs, Saint Georges et Pontarion se faisaient appeler « bigarros ». **Martin Nadaud**, le premier d'entre eux, ancien écolier de Pontarion et qui avait fait sa première communion dans l'église Saint Blaise, parle des Maçons de la Creuse dans ses Mémoires : « J'arrivais à Pontarion à l'auberge du père Duphot où nous attendaient les camarades qui se dirigeaient avec nous vers Paris [...] là, on commença à vider des bouteilles de blanc, et les vieux qui restaient nous adressaient des paroles encourageantes et nous recommandaient, surtout, d'avoir de la conduite... ».



(Sur les traces de Martin Nadaud, vous pourrez visiter sa maison natale de la Martinèche et vous recueillir sur sa tombe dans le cimetière de Soubrebost)

<sup>4</sup> Petit fils de Saint-Louis, il régna de 1285 à 1314 et fit notamment démanteler l'ordre des Templiers en 1307.



## 56 pierres tombales & 500 âmes sous les dalles de l'église

### Les seigneurs du lieu et leur domesticité

Outre les familles **d'Aubusson, de Chastagnat et de Corbier**, dont il sera fait état, plusieurs seigneurs du lieu sont enterrés dans l'église. On remarquera, dans le chœur, deux tombes au blason chevronné, dont l'origine est inconnue (*sépultures n° 26 et 35*). De même peut-on encore deviner dans la travée centrale le relief d'un blason (*sépulture n° 11*).

Il arrivait que les seigneurs consentent à un « prêt de sépulture » pour les domestiques et serviteurs, soit qu'ils fussent morts loin de leur foyer, sans parentèle, soit qu'ils fussent décédés de mort violente du fait de leur service. Ce « prêt » était presque systématiquement transformé en concession à perpétuité.

Ce fut le cas des palefreniers du château, tels un prénommé Dominique, dont le nom reste inconnu, enterré en 1697 ou **Georges Vië**, mort en 1727. **Jean Marcon**, mort par accident au château en 1745, eut également droit à une sépulture dans l'église tout comme **Jeanne Maignac**, servante en 1763.

### Les hommes d'Eglise

Les prêtres sont, bien entendu, ensevelis dans le chœur, dans un caveau spécialement prévu à cet effet. Il est très probable que ledit caveau dont il est fait maintes fois mention, soit la tombe située devant l'autel, sur la gauche. [On notera l'intéressante pierre tombale située sur la droite de l'autel, présentant deux croix que certains commentateurs désignent comme des « **croix templiers** ». Il s'agissait en fait probablement du premier tombeau des prêtres du lieu]. Les

pères **Michel Nepveu** (1682) et **François Champeaux** (1768) y reposent. Un seul laïc a été admis dans ce tombeau : il s'agit de **Léonard Chancelier**, père du curé du lieu (Simon Chancelier), décédé le 16 mars 1695 alors que son fils était absent. Les officiants l'avaient autorisé à attendre son fils dans la mort.

### Les familles bourgeoises

26 familles réunissent à elles seules la quasi-totalité des 155 personnes inhumées dans l'église entre 1665 et 1776.

Certaines familles bénéficient de charges héréditaires ou se transmettent le savoir de père en fils. A titre d'exemple, les Coume ou **Lacoume** (*sépulture non identifiée*) sont-ils signalés comme lieutenant de justice, procureur d'office ou « maître chirurgien », de même que la famille **Duliège** (*sépulture non identifiée*), qui comptent des « praticiens » (le médecin) et des procureurs d'office ou notaires ou encore la famille **Reby** (*sépulture non identifiée*), dont tous les représentants mâles sont « maîtres chirurgien ».

D'autres familles sont de gros propriétaires terriens ou tiennent une place importante dans la société de l'époque : les Rouchon et **Rouchon-Mazeirat** (*sépulture non identifiée*) comptent en leur sein un maréchal (-ferrant), un maître de la poste royale aux chevaux, les **Simonet-de Villemerle** (*sépulture non identifiée*) sont maîtres-tailleur. Enfin, certaines familles, telle les familles **Duphod** (*sépulture non identifiée*) ou **Delinard** (*sépulture non identifiée*), dont les fonctions sont plus humbles (fermiers pour les premiers, voituriers et laboureurs pour les seconds), témoignent-elles d'un droit d'implantation héréditaire dans l'église.

Repère G

Repère G'

Enfin des fonctions exceptionnelles, telles que celle d'archer de la ville, que tenait **Jean Chinaud** en 1688 permettent-elles d'accéder à l'honneur d'être inhumé dans l'église.

### Les « cas de force majeure »

L'inhumation dans l'église est également réservée à des acteurs de passage, morts loin de leur foyer. Ces « exilé » nous donnent également des informations sur les événements de la petite cité.

Il en va ainsi de plusieurs artisans, « migrants » ou « émigrants », très probablement appelé pour les travaux de réparation de l'église, dont la voûte s'était effondrée au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle. Les deux chapelles latérales furent érigées à cette occasion. On trouve ainsi trace de **François Le Coure**, « maistre vitrier », originaire de la paroisse de Ste Marie en Suisse, décédé le 5 mars 1746, ou de **François Fourgout**, chaudronnier, originaire de la province d'Auvergne, décédé le 1<sup>er</sup> mars 1754 à l'âge de 32 ans. Ces artisans sont très probablement ensevelis dans le chœur de l'église.

Exilé aussi, mais pour d'autres raisons, un dénommé **Blondin** (*sépulture non identifiée*), « soldat au régiment de Blessous », est enterré dans l'église à l'âge de 25 ans le 15 mars 1725. Il s'agissait sans doute de l'ordonnance de **Joseph de Chastagnat**, capitaine au régiment de Blesois, parent de Pierre de Chastagnat sus-nommé. Joseph Charles de Chastagnat avait été inhumé deux ans plus tôt le 27 mars 1723 : Blondin était-il passé rendre hommage à son ancien officier supérieur ? Un hommage fatal, dans ce cas !

### Des histoires singulières...

Il y aurait tant d'histoires singulières à raconter, qui parlent d'accidents de la vie, d'épidémies qui peuvent décimer une maison en quelques mois, d'enfants mort-nés ou de mère mortes en couches, parfois en l'absence du père ou du mari parti « limousiner », de funestes destins, tel cet officier assassiné, que sa fille rejoindra 20 ans plus tard, morte à son tour d'une chute de cheval, ou encore cet enfant de 6 ans mort foudroyé dans l'église même...

Il ne reste de ces histoires qu'une plaque qui dit la douleur : celle qui signale la tombe de **Marguerite Meillet du Risat**, décédée le 29 mars 1775, jeune épouse de Blaise la Coume, « praticien » du Bourg (ils s'étaient mariés dix mois plus tôt seulement). Marguerite, qui avait donné naissance à deux jumelles un mois auparavant est, selon toute probabilité, morte d'épuisement. On imagine sans peine le désespoir de son mari, impuissant face au désastre, alors même qu'il exerçait le métier de médecin. La plaque, rongée par le temps, laisse deviner cette hébétude :

1-AUX MANES DE MARGUER...  
2-MIRAT, NEE LE I JANVIER 1...  
3-CI GIT UNE...  
4-UNE EPOUSE ADORER(sic) (U)NE MèR... (MERE ? MERVEILLEUSE ?)  
5-DIEU NOUS L'AVAIT DON(NEE) (H)ELA(S) ..... ( ER ou EB) ....  
6-ET DE(J)A D(I)EU L'APPE(LLE) AU ..... ES(TR ou IB)... (RESTER ? FESTIN ?)...  
7-PASSANT, A LA VERT(U)...  
8-COMME ELLE FU.. CE MA... ET B.ENE  
9- SI TU ...VIENS ? CHERCHE(R)  
10- LAISSES ( ? ) A TES PRIERES LA TOUTE...

Sa fille Elisabeth la rejoindra dans la tombe un an et un jour après sa naissance. Ce nourrisson sera le dernier habitant du village à être enterrée dans l'église, en dehors des barons de Pontarion (ils conserveront ce droit jusqu'à la disparition de leur dernier représentant). L'autre jumelle, Thérèse, ainsi que leur père ne pourront jamais retrouver leurs êtres chers dans la tombe, l'édit royal de mars 1776 interdisant désormais la sépulture dans les églises à quelques exceptions près.

Repère P

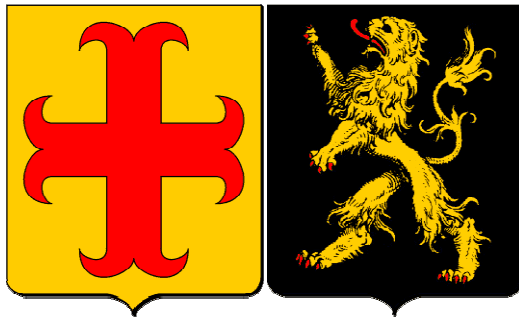


## Les seigneurs de Pontarion enterrés dans l'église

### La famille d'Aubusson-Monteil

Le souvenir de **la famille d'Aubusson** plane sur Pontarion. Devant le maître-hôtel, une pierre tombale porte à droite les armes d'Aubusson (d'or à croix ancrée de gueules) accolées aux armes de Pierre-Buffière à gauche (de sable au lion d'or, armé et lampassé de gueules). En dépit de conjectures liées à la présence de l'épée de chevalier, il s'agit très probablement du tombeau de **Jeanne d'Aubusson**, dame de Pontarion, née aux alentours de 1475 du second lit d'Antoine d'Aubusson et mariée le 13 avril 1490 à Foucaud de Pierre-Buffière, auquel elle apporta en dot la seigneurie de Pontarion.

Repère I



**Antoine d'Aubusson (1413- c. 1481)**, chevalier seigneur du Monteil et de Pontarion, a été l'un des personnages les plus influents de la cour et favori de Charles VII le Victorieux. Siégeant au Conseil durant la dernière décennie du règne (1451-1461), il fut un grand administrateur, à la fois en tant que bailli de Touraine, de l'Anjou et du Maine et que premier magistrat de la ville de Tours (alors capitale du Royaume). Initiateur de la rédaction des Coutumes de Touraine, il a également instruit les plus grands procès de son temps : celui de Jacques Cœur, grand argentier du Royaume, et celui de Jean II d'Alençon (le « gentil duc » de Jeanne d'Arc), prince de sang, condamné à mort pour

trahison. Guerrier de renom, les chroniques le font figurer en bonne place lors des campagnes de reconquête de la Normandie (1449-1451) ainsi qu'à la bataille ayant mis fin à la guerre de Cent Ans (bataille de Castillon, 17 juillet 1453).

Enfin, il prit – à l'âge de 67 ans ! - le commandement général des armées victorieuses au siège de Rhodes aux côtés de son frère cadet **Pierre d'Aubusson**, Grand Maître de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean (1480). Cette victoire, qui marqua le premier arrêt de la conquête ottomane depuis la perte de Constantinople en 1453, eut un retentissement inouï dans toute la chrétienté.



Pierre d'Aubusson offre le commandement à son frère Antoine. — Dessin de Rouargue, d'après un manuscrit du quinzième siècle.

Le château de Pontarion, qui fait face à l'église, fut construit par Antoine d'Aubusson, entre 1461 et 1490.

## La famille de Chastagnat, barons et seigneurs du lieu

### Repère E

Le caveau de la famille **de Chastagnat** (ou Chastagnac), seigneurs de Neuvic<sup>5</sup> et de Masléon est identifiable (*repère C*) grâce aux premières lettres de leur titre encore visible (le MAS... de Masléon). Joseph et Jean de Chastagnac, père et fils, acquièrent la baronnie de Pontarion à l'automne 1719 et y installent leur famille en suivant. Ils seront les premiers barons seigneurs du lieu à résider uniquement au château, les précédents seigneurs jouissant de plusieurs titres et plusieurs terres. C'est sous leur règne que le droit de péage qui valait sur le pont enjambant le Thaurion, comme sur l'ensemble de la seigneurie de Pontarion et Soubrebost, fut supprimé par arrêt du conseil d'état du roy (17 mars 1739), leur causant une « grande perte ».

Le caveau renferme les dépouilles de sept membres de la famille, depuis **Pierre de Chastagnat**, « chevalier seigneur de la Tourt (sic), cy devient lieutenant colonel du régiment de Chavost, chevalier de Saint Louis », enterré le 12 mars 1720 jusqu'à **Marie-Thérèse de Chastagnac**, épouse de **Michel-Etienne de Corbier** et par laquelle Pontarion était passé dans cette maison.

## Jean-Baptiste de Corbier, émigré de la Révolution, officier à l'Armée des Princes

### Repère Q

Représentant les derniers barons de Pontarion, **la famille de Corbier** est restée fidèle à la couronne dans les décennies de la Révolution et de l'Empire.

Descendant de l'une des plus anciennes familles nobles du Limousin, **Jean-Baptiste de Corbier** (1744-1821), baron de Pontarion, chevalier de Saint Louis, fit ses armes au régiment de cavalerie Royal-Lorraine. En mai

<sup>5</sup> aujourd'hui Neuvic Entier en Haute-Vienne

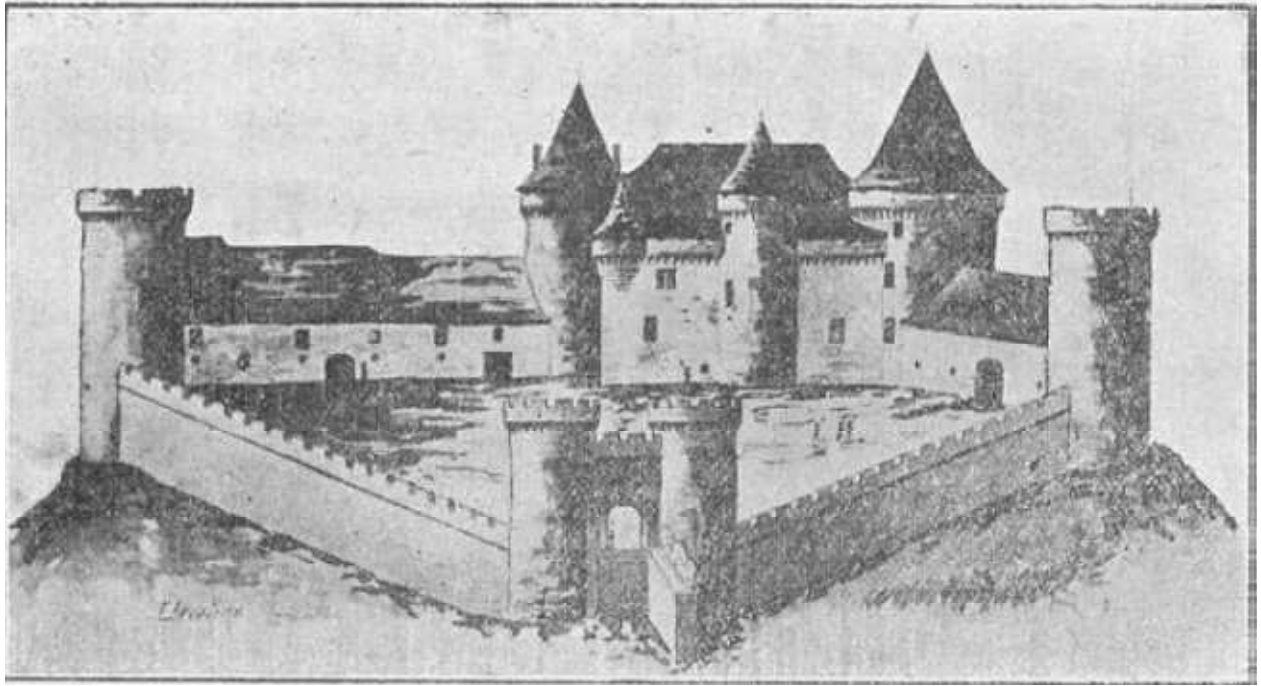
1792, il décide de quitter la France en compagnie de la quasi-totalité du 16<sup>ème</sup> de cavalerie. Royaliste convaincu, il ne rentrera en France qu'en septembre 1814, à la faveur de la Restauration. En 22 ans d'exil, il aura servi dans les Armées des Princes aux frontières du Royaume, puis dans l'armée de Condé en Pologne russe et enfin dans le régiment du Duc d'Enghien sur le Rhin. Licencié en 1801, il échappera de justesse à la mort lors de l'arrestation du Duc d'Enghien à Ettenheim, qui sera exécuté dans les fossés de Vincennes sur ordre de Napoléon (mars 1804).



Jean-Baptiste de Corbier revient sur ses terres ruinées par la Révolution et l'émigration (« Je ne le regrette pas », écrira-t-il, « si c'est pour le bonheur de la France »). Par ordonnance royale de janvier 1815, il est réhabilité dans son grade et pensionné. Il est enterré dans la chapelle de la Vierge le 5 novembre 1821. Son épouse, **Marie-Jeanne de Baillivy**, dernière baronne de Pontarion, le rejoint dans la mort le 20 mars 1836. C'est d'elle dont **Martin Nadaud** parle dans une lettre écrite à sa fille en 1853 depuis son exil londonien<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> : « Ce nom me rappelle un beau jour, le premier qui ait fait sensation sur ma jeunesse et qui ait fait naître un peu de goût pour l'étude. C'est dans son château et par sa main, un peu ridée, vieillie en exil [...] que fut posée sur ma tête une jolie petite branche tressée en couronne [...] et deux petits





### Château de Pontarion

Restitution d'après P. Chassigne

© Société des Sciences Naturelles et Archéologiques de la Creuse (in Tome XXIII – 4<sup>ème</sup> fascicule)

*(Sur les traces de la branche Aubusson-Monteil, il est possible de visiter les ruines du château natal d'Antoine et Pierre d'Aubusson au **Monteil-au-Vicomte**, ainsi que l'église dont la chapelle latérale, érigée par l'un des deux frères et décorée des armes familiales, accueille le tombeau d'Antoine d'Aubusson ainsi qu'un vitrail, aujourd'hui disparus ; on pourra également visiter l'église et le château des Hospitaliers de Saint Jean à **Bourganeuf**, jadis chef-lieu de la langue d'Auvergne pour l'Ordre).*

---

livres que gracieusement elle me mit dans les mains. » Daniel Dayen situe la cérémonie aux alentours de 1829.